



Deauville 16^e

Evan Moreau



PROLOGUE

BIENVENUE À DEAUVILLE

Aaaah, Deauville...

Le 21^e arrondissement de Paris. Cette petite station balnéaire qui ressemble à une parfaite carte postale. Les couchers de soleil, les balades à cheval sur la plage, les Planches, les cabines de bain portant les noms de stars qui seraient probablement incapables de pointer Deauville sur une carte de France.

Vous y croyez, n'est-ce pas ? C'est comme ça que vous la connaissez...

Eh bien désolé, mais vous ne connaissez absolument pas Deauville.

Ne vous inquiétez pas, je vais vous retirer définitivement vos œillères à grands coups de club de golf.

Deauville pue le luxe, le sexe et la désinvolture. Satan lui-même n'y réserverait pas quinze jours au mois d'août. Derrière les belles villas anglo-normandes que vous prenez en photo en rêvant secrètement de ne serait-ce qu'entrevoir l'intérieur, des héritiers cocaïnés se tapent les copines de leurs petites sœurs avant de se finir avec leurs potes dans les toilettes d'une boîte de nuit qui voit défiler plus de blanche que la frontière colombienne.

Eh oui, c'est ça, Deauville.

D'avril à septembre, la station se remplit de gosses de riches, de fils de, de mannequins au rabais, d'influenceurs TikTok ou Instagram qui cherchent à faire le buzz lors d'une soirée où ils ne sont pas invités, de pseudo-starlettes de télé-réalité et d'animateurs en manque d'audience. Les filles de bonne famille se tapent les mauvais garçons, mais sortent avec des mecs au moins aussi riches que papa, pendant que les plus hétéros d'entre eux le deviennent beaucoup moins après trois vodkas, un ecsta et quelques rails.

La coke circule, les couples aussi, et personne ne semble particulièrement inquiet de savoir où finira l'un ou l'autre.

La journée, pourtant, Deauville conserve une dignité remarquable.

On déjeune sur la plage, on boit du rosé, on regarde les chevaux courir et on passe des heures en terrasse à observer les nouveaux arrivants derrière des lunettes de soleil hors de prix. Les corps sont bronzés, les chemises ouvertes et tout le monde semble avoir passé l'hiver à se préparer pour être regardé pendant deux mois.

Parce qu'ici, on regarde. Beaucoup. C'est même un sport national.

On regarde qui arrive, avec qui, dans quelle voiture. Qui est devenu

canon depuis l'été dernier. Qui l'était davantage avant. Qui porte quoi, qui fréquente qui et surtout qui pourrait finir dans le lit de qui avant fin septembre.

Puis le soleil se couche, les familles rentrent dîner, coucher leurs marmots, et le vernis de la jolie carte postale commence à s'effriter.

Les immenses portails s'ouvrent sur des villas cachées dans les hauteurs, les bouteilles hors de prix se vident autour des piscines et les téléphones vibrent avec des adresses qu'on ne trouve dans aucun guide touristique. On entre parce qu'on connaît quelqu'un, parce qu'on porte le bon nom ou simplement parce qu'on est suffisamment beau pour que personne n'ait envie de demander qui nous a invités.

À deux heures du matin, les salles de bain sont pleines, les chambres aussi. On baise, on trompe, on sniffe, on recommence, et le lendemain tout ce petit monde se retrouve derrière un café et des lunettes noires à commenter les mauvaises décisions des autres.

Eh oui, les bonnes manières restent importantes. Nous sommes à Deauville, tout de même.

Seulement, tout finit par se savoir. La ville est trop petite, trop vieille et beaucoup trop consanguine socialement pour garder un secret. Les mêmes familles se fréquentent depuis des générations, leurs enfants ont grandi ensemble, baisé ensemble, se sont détestés puis ont recommencé à coucher ensemble parce que » un été, c'est quand même long, faut pas être rancunier... » Et puis, avec suffisamment de champagne...

Les réseaux sociaux n'ont rien inventé ici, ils ont juste accéléré le commérage. Avant midi, quelqu'un sait toujours qui est reparti avec qui, quel couple vient d'exploser et qui a passé la nuit avec un mec qu'il continuera pourtant à présenter comme » juste un pote » pendant tout le reste de l'été.

Mais derrière ce joyeux bordel se cache quelque chose de beaucoup plus sérieux : car à Deauville, tout le monde n'est pas égal.

Vous pouvez arriver en Ferrari, porter une montre à cinquante mille euros et claquer un SMIC en champagne avant minuit, ça ne fera pas nécessairement de vous quelqu'un.

L'argent aide, c'est vrai, mais le nom encore plus.

Car à Deauville, il y a ceux qui viennent y passer le week-end, ceux qui louent une villa pour l'été, ceux qui ont acheté récemment et parlent déjà des touristes comme s'ils avaient personnellement posé la première planche de la promenade.

Et puis il y a les autres...

Des familles installées là depuis si longtemps qu'elles n'ont jamais besoin de le préciser. Celles qui possèdent les villas derrière les grandes

grilles, les haras, les hôtels, les immeubles et des terres.

Ces gens-là ne viennent pas là en vacances. Ils sont chez eux.

Et parmi eux, un nom résonne plus que les autres.

Les de Valleroy.

Les de Valleroy ne possèdent évidemment pas Deauville. Ce serait terriblement vulgaire. Simplement, ils possèdent assez de biens et de propriétés pour que la nuance devienne parfois très subtile.

Vieille fortune, vieilles relations, vieux privilèges. Le genre d'argent qui ne se compte même plus.

Éric de Valleroy, en bon père de famille absent les trois quarts de l'année, dirige les intérêts familiaux. Hélène, aristocrate et épouse dévouée, du moins l'hiver, règne sur la maison et orchestre le ballet quotidien du personnel. Liam, le plus jeune, profite dans la plus grande insouciance de tout ce qu'on lui a donné sans avoir jamais rien eu à demander.

Et puis il y a Ethan... Ethan de Valleroy.

Vingt-six ans, blond, les yeux bleus, un corps sec et musclé, une barbe de trois jours et probablement le mec le plus sexy de Deauville. Et pourtant, des beaux mecs, il y en a beaucoup ici.

Alors je sais ce que vous vous dites probablement : » Oh, encore un beau gosse blindé de fric comme dans toutes ces séries Netflix... »

Mais ça, c'est parce que vous ne connaissez pas encore Ethan.

Dans un monde où la monarchie serait encore d'actualité, ce qui est quasiment le cas à Deauville, croyez-moi, vous seriez le premier à vouloir lui poser la couronne sur la tête. Si vous êtes parents, vous lui offririez votre fille sans la moindre hésitation. Même votre fils s'il vous le réclamait, sans que cela n'ébranle plus de cinq secondes votre morale bourgeoise bien-pensante.

Les filles sont à ses pieds et se feraient presque greffer une bite pour avoir une chance de lui plaire. Les mecs rêvent d'être lui, certains d'être avec lui, et les plus hétéros d'entre eux serreraient volontiers les dents le temps d'une nuit pour voir grimper leur statut social.

Parce que oui, à Deauville, être choisi par Ethan, même pour une nuit, surtout pour une nuit... vaut une promotion sociale. Et Ethan le sait parfaitement.

Il est né là-dedans. Il connaît cette ville, ses familles, ses soirées, ses codes. Il sait qui saluer, qui éviter, quelle porte pousser et laquelle s'ouvrira avant même qu'il ait besoin de tendre la main. Ethan n'a jamais besoin de rappeler qu'il est un de Valleroy. À Deauville, tout le monde le sait déjà.

Mais ce serait finalement assez facile de résumer Ethan à son nom, son fric et sa gueule. Ce serait surtout passer à côté de ce qui le rend vraiment agaçant.

Ethan n'a rien à prouver. Sa réputation ? Il s'en amuse beaucoup plus qu'il ne l'entretient.

Il pourrait passer ses journées à claquer l'argent familial entre transats, champagne, soirées, sexe et plaisirs aussi divers que variés, mais il préfère tenir son bar sur la plage.

Ethan n'essaie pas d'être cool, séduisant ou important. Il sait qu'il l'est. Oui, c'est insupportable, je vous le concède... mais jusqu'ici, la vie lui a plutôt donné raison.

Pour lui, cet été devait ressembler à tous les autres : du soleil, des fêtes, quelques mauvaises décisions et suffisamment de beaux mecs de passage pour ne jamais vraiment s'ennuyer.

C'était sans compter l'arrivée d'un petit con beaucoup trop arrogant pour quelqu'un qui habite de l'autre côté du pont des Belges... à Trouville.

Nathan Bellanger.

Bienvenue à Deauville.

Profitez du paysage.

Le reste est hors de prix.

CHAPITRE 1

PREMIÈRES CHALEURS

Je déteste le matin. Et visiblement, le matin me déteste aussi.

Un léger bruit de porcelaine me tire du sommeil. J'ouvre un œil et découvre une silhouette près des portes-fenêtres, occupée à déposer une tasse de café sur la petite table.

Je laisse retomber ma tête dans l'oreiller.

Putain.

— Bonjour, monsieur Ethan.

— Mmh.

Génial...

Elle ouvre les voilages et la lumière me frappe en pleine gueule. Je grogne quelque chose d'incompréhensible avant de rabattre un bras sur mes yeux.

J'ai la bouche sèche, le crâne légèrement trop petit pour ce qu'il contient et quelques souvenirs très approximatifs de la fin de soirée. Rien de dramatique. Juste assez pour confirmer que les deux derniers verres étaient probablement une mauvaise idée.

J'entends Maria, une des employées de maison, s'affairer encore quelques secondes dans la chambre. Je risque un nouveau regard dans sa direction.

Elle ne me regarde même pas.

Je baisse les yeux vers moi. Le drap s'est barré quelque part au milieu de la nuit et ne couvre plus grand-chose. Je suis étalé à poil au milieu du lit, une jambe découverte jusqu'à la hanche, et cette femme vient de traverser ma chambre, déposer mon café et ouvrir mes rideaux avec

l'indifférence professionnelle de quelqu'un qui aurait fait exactement la même chose devant un canapé.

C'est presque vexant. Mais Maria me connaît depuis presque ma naissance. À ce stade, je pourrais probablement me balader à poil dans toute la maison en chantant en Russe qu'elle me demanderait simplement de lever les pieds pour passer l'aspirateur.

— Merci.

— Bonne journée, monsieur Ethan.

La porte se referme.

Je reste immobile quelques secondes avant de m'étirer de tout mon long. Mes épaules craquent, mes abdos se contractent sous l'effort et mes jambes dépassent presque du drap maintenant complètement repoussé au pied du lit. Mon corps se réveille beaucoup plus vite que mon cerveau, ce qui n'est franchement pas difficile ce matin.

Je finis par m'asseoir au bord du matelas, passe une main dans mes cheveux et récupère mon téléphone.

10h47. Finalement, ça va.

Dix messages d'Elena...

Ça, en revanche, ça va moins.

Je déverrouille l'écran et parcours rapidement la succession de messages envoyés depuis neuf heures. Ça commence par un T'es réveillé ?, se poursuit par plusieurs relances de moins en moins patientes et polies pour se terminer par un très élégant PUTAIN ETHAN, TROU DU CUL, RÉPONDS.

Je souris malgré moi et verrouille l'écran. Elle survivra encore dix minutes.

Je me lève, toujours à poil, récupère la tasse encore fumante et pousse les portes-fenêtres.

L'air frais me cueille immédiatement.

Ça, par contre... le bonheur...

La propriété s'étend sous moi, baignée par un soleil beaucoup trop généreux pour la Normandie. Les jardins descendent entre les arbres, parfaitement entretenus, la piscine accroche la lumière et, au-delà du terrain de tennis, des toits et des feuillages, une bande de bleu découpe l'horizon.

La mer.

D'ici, Deauville paraît presque sage. Je bois une gorgée de café.

Quel mensonge...

Je reste quelques minutes sur le balcon à regarder la ville se réveiller en contrebas. Le café fait progressivement son boulot et ma gueule de bois commence enfin à reculer.

Mais avant d'envisager quoi que ce soit hors de cette chambre, il me faut une douche. Vite.

C'est après bien plus de temps que je ne l'avais envisagé que je sors enfin de la salle de bain. J'essuie la buée sur le miroir d'un revers de la main. Mes cheveux blonds sont encore mouillés, complètement en bataille, mais ça ira. Ma barbe de trois jours mériterait que je m'y attarde aussi, mais pas ce matin. Pas l'envie.

Je retourne dans la chambre et ouvre mon dressing. Un short beige, un t-shirt blanc, une montre. Ça fera largement l'affaire. Je n'ai jamais eu besoin d'en faire des tonnes pour m'habiller et, à Deauville, ceux qui essaient trop fort sont généralement ceux qui viennent d'arriver.

Mon téléphone vibre quelque part sur le lit.

Elena. Encore.

Je regarde l'écran. Les dix messages sont maintenant devenus douze.

Je l'ignore avec toute l'affection dont je suis capable, glisse mon téléphone dans ma poche et quitte ma chambre pour m'engager dans le long couloir qui dessert l'aile que je partage avec Liam.

La suite ? Elle est beaucoup moins sage...